

L'ÉMASCULATION DU ROMAN SOCIAL EN ESPAGNE

Koffi Syntor KONAN

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

koffi_syntor1@yahoo.fr

Résumé : L'objectif de cette étude est de présenter les causes de l'émascultation du courant littéraire dénommé Roman Social en Espagne dans les dernières de heures de la décennie 50 et les premières de 60 d'autant qu'il connaîtra un renouveau à partir de 1962. Dix années plus tôt, ce courant était porté au firmament de la littérature européenne et hispano-américaine avec de nombreux prix littéraires concédés aux auteurs, et la traduction des œuvres en plusieurs langues. Notre propos est de souligner que ce dépérissement est imputable à son style et sa thématique qui n'ont pas évolué malgré les avancées notables dans les domaines sociopolitiques et économiques du régime franquiste à partir des années 50 et dont la politique inique, dès les premières heures de la post-guerre civile, constitua la trame de leur écriture. Ainsi, les interpellations des critiques littéraires n'ont pas changé la posture de ces romanciers enivrés par le succès des années 50, et surtout leur haine vis-à-vis du Franquisme¹, indexé comme la cause des maux dont souffrent leurs concitoyens.

Mots clés : Franquisme, Espagne, Roman social, Émascultation, déchéance

Abstract : The objective of this study is to present the causes of the decline of the literary current called Social Novel in Spain in the last hours of the decade 50 and the first of 60 as much as it will know a revival from 1962. Ten years earlier, this trend carried to the firmament of European and Hispano-American literature with numerous literary prizes awarded to its authors, and the translation of its novels into several languages. Our purpose is to underline that this decline is attributable to its style and its theme which have not changed despite the notable advances in the socio-political and economic fields of the Francoism from the 1950s and whose iniquitous policy, from the beginning of the post-civil war, formed the basis of their writing. Therefore, the interpellations of literary critics have not changed the posture of these novelists fascinated by the success of the 1950s, and especially their loathing of Francoism, indexed as the cause of the suffering by their fellow citizens.

Keywords: Francoism, Spain, Social novel, weakening, decline

¹ Nous pouvons définir le Franquisme comme la doctrine politique du Général Francisco Franco dont le régime prit forme en 1939 à la suite de la Guerre Civile (1936-1939) en Espagne. À partir d'une posture dictatoriale, il dirigea le pays d'une main de fer jusqu'à sa mort le 20 novembre 1975 en s'appuyant sur une idéologie conservatrice et catholique-nationale, d'où la suspension tous les partis politiques sans oublier la censure et la répression contre les intellectuels et les partisans de la II République. Cependant, à partir de 1957, on constate d'importantes réformes tant politiques que socio-économiques qui favorisent l'entrée du pays dans le giron de la communauté internationale et un envol économique.

Introduction

En Espagne à partir de 1954, le Roman social qui « [...] desde sus primeras manifestaciones, ha ido reflejando y correspondiendo a unas realidades sociales, políticas, económicas » (Gil Casado, 1975, p. 17)², avait conquis le cœur de tous les gens épris de justice et aspirant à un bien-être social, et plus particulièrement les individus confrontés à des problèmes sociaux, politiques et existentiels. Nous pouvons ainsi noter avec I. Soldevila Durante (2001) que ce genre de littérature- contestataire- naît dans des situations dans lesquelles l'aristocratie et la bourgeoisie sont en position de force. Nous savons qu'autant la joie est éphémère autant l'excès nuit selon la loi de la nature. Alors, ce genre romanesque tant adulé parce qu'ayant porté beaucoup d'espoir, va connaître une descente vertigineuse aux enfers. Avec le temps, le Roman Social se retrouvera sans appui et personne – les critiques littéraires comme les maisons d'édition- ne voulut assumer la responsabilité de son désastre presque consommé. Cela veut dire qu'à mesure que les années 60 s'écoulaient, le réalisme subissait la sentence de ceux qui l'avaient promu auparavant à la grande joie de ceux qui l'avaient abhorré dès sa naissance. Après avoir remporté des prix, conquis des marchés et des lecteurs, peu sont ceux qui gardent à cette date un souvenir d'elle. Certains se mirent à se disculper et d'autres eurent le toupet de nier toute participation de leur part dans la formation et l'exercice du Roman Social. Pour presque tous, ce genre littéraire n'avait été qu'un épiphénomène, une espèce de tache imprimée dans le passé qu'ils préféraient oublier. La mémoire est courte et ils oubliaient l'apogée que le réalisme social critique avait connu pendant plus d'une décennie, de même que l'accueil encourageant qu'il avait reçu dans d'autres pays qui défendirent et diffusèrent généreusement cette jeune littérature contestataire.

Au vu de tout ce qui précède, nous sommes amené à nous poser les questions suivantes : Pourquoi après une décennie de gloire le Roman Social est-il cloué au piloris ? Quels sont les germes de ce rejet ? Nous partons de l'hypothèse selon laquelle, cette tendance littéraire s'essouffle parce que le régime franquiste réoriente sa politique vers plus d'humanité à partir des années 50 et que ce style d'écriture n'a pas suivi l'évolution du Franquisme quand bien même il était satirique vis-à-vis de celui-ci.

L'objectif de cet article est de trouver les mobiles de l'essoufflement de cette littérature qui a donné du grain à moudre au régime franquiste pendant deux décennies. Cette étude se fera en deux parties à savoir le conformisme de la thématique du Roman Social, d'une part, et d'autre part, l'inadaptation stylistique couplée de l'invasion du roman hispano-américain comme sources de son déclin en Espagne.

1. Le philistinisme de la thématique ou l'absence d'évolution des thèmes

Nous savons qu'à partir de 1954, une nouvelle vague littéraire- à connotation sociale et contestataire- particulièrement romanesque déferle sur l'Espagne en drainant un ressac de détritiques composites. Elle expose à l'analyse

² **Notre traduction** : Depuis ses premières manifestations, il reflète et correspond aux réalités sociales, politiques et économiques.

de tous ceux qui douteraient encore que cette Espagne du dictateur Francisco Franco cachait les calamités les plus abjectes aux observateurs par sa politique propagandiste tendant à faire croire que tout allait bien dans son royaume. La rapidité avec laquelle elle déboule des conditions sociopolitiques difficiles et envahit le pays est fulgurante ; elle produit un effet de surprise générale. Avant d'aller plus loin, nous pensons qu'il serait judicieux de donner les caractéristiques qui constituent l'identité du Roman Social ; lesquels traits favoriseront son apogée à un moment donné et plus tard son déclin. En effet, Gil Casado (1973) en indique sept (07):

- La Novela Social habla del estado de la sociedad, de las desigualdades e injusticias que existen en ella.
- La estructura del relato es una narración lineal y sencilla. El autor aparece aquí como un mero testigo, transcriptor de la realidad que refleja con el objetivo de su cámara cinematográfica.
- El protagonista es colectivo: los escritores hablan de los problemas de un sector, de un grupo, de una clase o de la sociedad en general, aunque hay un personaje representativo.
- Las acciones se desarrollan en unos pocos días y en lugares concretos, conocidos, reales.
- La realidad vulgar y cotidiana se transforma en una realidad aparente y artística.
- El estado de cosas se hace patente por medio de un testimonio.
- El diálogo ocupa un papel esencial dentro de la narración ya que la voz del narrador desaparece prácticamente en el intento de eliminar lo subjetivo³ (p. 66).

Les romans sociaux devant respecter les caractéristiques *supra*, les auteurs se sont renfermés dans une cloison rigide et imperméable aux tendances littéraires des autres pays. On pourrait tout de même, excuser leur position figée au vu du contexte particulier qui prévalait en Espagne à cette époque. Cela dit, à froid, le Roman Social est accueilli diversement par les populations, en particulier par les différentes couches sociales, protagonistes de la tragédie humaine. En effet, quand apparaissent les premières œuvres du réalisme social critique, ceux qui se sentent morveux dans la création de l'existence infernale que dénoncent ces romans reçoivent une décharge d'adrénaline qui leur jette un froid glacial dans le dos. Se sentant visés par les accusations implicites mais non moins évidentes de leur culpabilité dans la fomentation de la guerre et de ses conséquences, et surtout à cause de l'usufruit qu'ils en tirent de façon illégale et égoïste au détriment de la large majorité silencieuse, ils se dédouanent en traitant à leur tour leurs accusateurs d'ingrats, d'irresponsables et de morbides dégénérés.

³ **Notre traduction :** 1. Le roman social parle de l'état de la société, des inégalités et des injustices qui y existent. 2. La structure de l'histoire est un récit linéaire et simple. L'auteur apparaît ici comme un simple témoin, un transcritteur de la réalité qu'il reflète avec l'objectif de sa caméra cinématographique. 3. Le protagoniste est collectif : les écrivains parlent des problèmes d'un secteur, d'un groupe, d'une classe ou d'une société en général, bien qu'il y ait un personnage représentatif. 4. Les actions se déroulent en quelques jours et dans des lieux spécifiques, connus et réels. 5. La réalité vulgaire et quotidienne se transforme en une réalité apparente et artistique. 6. L'état des choses est précisé au moyen d'un témoignage. 7. Le dialogue occupe un rôle essentiel dans le récit puisque la voix du narrateur disparaît pratiquement dans la tentative d'éliminer le subjectif.

Fort heureusement, la réaction négative du système a fait le lit à la jeune génération qui a désormais les coudées franches pour continuer sa lutte émancipatrice. En cela, l'implacable censure a contribué énormément à faire connaître la jeune littérature de combat à travers le monde. En effet, nous estimons qu'il est le facteur déterminant ayant accéléré sa propagation a été la publication de la plupart de ses premiers jets à l'étranger, en particulier dans les pays hispano-américains et en France. Nous pensons que n'eut été le bâillonnement promu par le pouvoir franquiste, le Roman Social serait resté cantonné à l'Espagne et probablement lus pour certains (les meilleurs) dans les pays hispano-américains. La posture du régime franquiste a favorisé indubitablement de la compassion et de la curiosité de cette littérature de la part des lecteurs des européens et hispano-américains.

La publication de ces œuvres à l'extérieur signifiait une grande accessibilité à leur contenu, par conséquent, un accueil chaleureux dans les nations démocratiques où des milliers de lecteurs découvraient ainsi l'Espagne dans toutes ses horreurs et iniquités à travers le réalisme objectif. Sans peut-être s'en rendre compte, la dictature venait de donner un nouveau souffle au destin de la jeune vague en la hissant au sommet de la gloire favorisée par le nombre de langues dans lesquelles furent traduits tous les romans sociaux sans exclusion. Un échantillon prélevé dans le lot est une preuve éclatante de la célébrité du genre nouveau. Ainsi, *Los bravos* (1954) de Jesús Fernández Santos fut traduit en plusieurs langues, *Juegos de manos* (1954) de Juan Goytisolo, en dix langues. L'internationalisation de ce qu'il convient d'appeler un phénomène littéraire est, à n'en point douter, la marque d'un mérite certain qui s'exprime par son couronnement à travers les prix et les accessits remportés par l'ensemble des écrivains. Cependant, son histoire ne fut pas continuellement brillante car déjà, dans les années cinquante, quelques voix s'élevaient contre la prédominance de la littérature sociale. Nonobstant ces censures qui sont une réplique normale de gens qui comprennent autrement le phénomène littéraire, elles furent insuffisantes pour contrecarrer le succès, ou encore la courbe ascendante du mouvement. Malgré tout, il faut se rendre à l'évidence de l'essoufflement du Roman Social critique qui selon Grande (1976) causes essentielles cinq (05) éléments fondamentaux :

- Nació en forma dispersa y ocasional como una necesidad de nuestra cultura en busca de su rostro civil.
- Por parte de los más ruidosos de sus practicantes, se hizo programático y simultáneamente asfixiado en lo que atañe a su respiración estética y formal.
- Fue siendo desfasado por la indiferencia del público (cubierta ya una primera etapa de entusiasmo y atención), por los cambios de la realidad nacional-que ya corría más aprisa que aquellas novelas o, en todo caso, las superaba en complejidad-y por el instinto comercial de sus programas de publicación y abandonando a sus antiguos autores;
- Los mismos escritores realistas de este grupo se fatigaron del ejército y un realismo antes oportuno y más tarde insuficiente;

- En los escaparates empezaron a aparecer novelas, de dentro y de fuera de España, que ponían ante el realismo social, programático un espejo en el que éste reconocía sus insuficiencias⁴. (p. 318).

L'analyse de Grande est un constat objectif à l'égard du Roman Social. Le souci majeur de cette littérature, à notre sens, c'est son retranchement dans une position de critique invariable d'une société franquiste qui était pourtant en train d'évoluer positivement sur tous les plans. Cette génération se mettait ainsi en déphasage avec la réalité et surtout s'obstinait à répéter les mêmes thèmes. C'est vrai que ce courant littéraire est né pour combattre la politique rétrograde du régime franquiste en dénonçant ses tares et ses iniquités mais devrait s'adapter à l'évolution de la gouvernance du Général Franco qui tend à se démocratiser à partir du milieu des années 50.

Nous estimons que, en appui aux arguments de Félix Grande que pour ne pas s'essouffler, le style et les thèmes d'écriture devaient s'adapter à l'évolution du pouvoir en tenant compte des nouvelles tendances et en ne s'arc-boutant point sur ses premières orientations. Héraclite ne disait-il pas qu'on *ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve*⁵ ? Les romanciers auraient dû avoir le nez creux pour s'adapter à l'ère du temps et faire corps avec le changement idéologique du régime. Ces derniers auraient dû être dynamiques – en parlant des thèmes abordés – plutôt que de rester statiques à cause de leur haine contre le pouvoir franquiste qu'ils accusaient d'être la cause de tous les maux de leur patrie. En effet, la réalité sociale des premiers pas du Franquisme qui était tant vilipendée par la littérature réaliste avait notablement changé, et l'Espagne avait commencé à opérer une mue sensiblement notoire d'un double point de vue social et politique. À la suite de nombreux ballets diplomatiques, établis comme têtes de pont entre l'Espagne et certains pays occidentaux qui se soldèrent par l'octroi de fonds d'aide et de coopération à Franco, de multiples projets de développement commencèrent à se concrétiser.

Des exemples attestent de la volonté des gouvernements franquistes qui se succédèrent depuis l'entrée du pays dans le giron des Nations-Unies, de le propulser à un rang économique acceptable. (Lacomba, 1976, p. 248). Lacomba énumère en effet qu'à partir de 1949, dans la lignée de l'ouverture de l'Occident à l'Espagne, le rapprochement des États-Unis matérialisé par l'octroi d'un crédit de 62,5 millions de dollars à l'Espagne en août 1950 ; la visite de coopération de l'amiral Sherman à Madrid rendue à Franco en juillet 1951 qui fixait les bases

⁴ **Notre traduction :** 1. Il naquit de manière éparse et conjoncturelle comme une folie de notre culture à la recherche de son intérêt civil. 2. Du côté du plus bruyant de ses praticiens, il est devenu programmatique et à la fois étouffé en matière de respiration esthétique et formelle. 3. Il était dépassé par l'indifférence du public (déjà couverte par un premier stade d'enthousiasme et d'attention), par les changements de la réalité nationale - qui fonctionnait déjà plus vite que ces romans ou, en tout cas, les surpassait en complexité - et par l'instinct commercial de leurs programmes d'édition et en abandonnant leurs anciens auteurs. 4. Les écrivains les plus réalistes se lassèrent de l'armée et d'un réalisme jadis opportun, mais plus tard insuffisant. 5. Des romans espagnols et étrangers ont commencé à apparaître dans les vitrines des magasins, mettant un miroir devant le réalisme social programmatique dans lequel ce réalisme reconnaissait ses insuffisances.

⁵ Cité par Aristote in *Métaphysique*, livre G, ch. 5, 1010a14 disponible sur : <https://www.laculturegenerale.com/on-ne-se-baigne-jamais-deux-fois-dans-le-meme-fleuve-heraclite/> | La culture générale, consulté le 25/10/2020.

du futur pacte hispano-américain ; la levée du veto de l'O.N.U. contre l'Espagne en octobre 1950 (37 voix pour , 10 contre, 12 abstentions) ; l'admission à la Banque Mondiale et au Fonds Monétaire International en 1950, à la F.A.O. en avril 1951 ; sans oublier la présentation au Saint-Siège par l'ambassadeur Ruiz Giménez en mars 1951 du projet de Concordat ; et la demande de l'Espagne à entrer à l'UNESCO en novembre 1951. Ces ouvertures sont naturellement propices à un début de réveil économique.

Pris sur le tas, on pourra citer avec (Descola, 1979, pp. 471-472) les grandes œuvres hydroélectriques réalisées entre 1939 et 1964 avec la construction de 300 barrages de plus de 15 mètres de haut pour lutter contre la sécheresse congénitale de la terre aride du pays par l'irrigation. Huit d'entre eux avaient une retenue d'eau supérieure à 500 millions de mètres cubes et cinq encore en dépassaient le milliard. L'essor en matière d'électrification fut considérable grâce à la construction de cinquante-trois barrages avec notamment celui d'Alcantara qui avait une capacité de 3.300 millions de mètres cubes. L'électricité ainsi générée facilitait l'essor de l'industrie sidérurgique nécessaire à la fabrication d'appareils de première main que le gouvernement voulait mettre à la disposition des Espagnols.

Le tourisme désormais débarrassé de la censure de toutes mœurs que le système puritain lui avait infligée par le passé, s'ouvrait avec un visage moderne et faisait des clins d'œil aux étrangers qui affluaient et injectaient d'importantes devises dans l'économie du pays. En effet, de 200.000 touristes en 1931, nous évoluons à 500.000 en 1951, pour atteindre 15 millions en 1964 (Descola, 1979, p. 464). Tous ces efforts et reformes auraient dû interpeller et pousser les écrivains sociaux à prendre la mesure de la pleine mutation, en adaptant leurs œuvres à la nouvelle donne. Au lieu de cela, ils ont continué à ressasser les mêmes rengaines au point de rendre insipide une littérature qui était promise à un avenir plus radieux. Pour eux, le mal du sous-développement de leur pays, avec sa cohorte de calamités exprimées dans la faim, les maladies, l'oppression, etc..., demeurait. Ils estimaient que l'essor économique amorcé par l'Espagne ne profitait qu'aux mêmes nantis, le peuple étant ignoré et végétant dans la même misère. De ce fait, une telle situation méritait, à leurs yeux, d'être inlassablement dénoncée.

2. L'inhibition du style et l'invasion du roman hispano-américain

Une autre cause de l'essoufflement du Roman Social, que nous notons, est que les écrivains n'avaient pas effectué une étude prospective pour évaluer le taux d'intérêt que portaient les lecteurs, à qui les œuvres étaient destinées, aux dites œuvres. Les écrivains avaient cru qu'en faisant fi de l'esthétique dans l'élaboration de leurs œuvres, en se contentant d'utiliser le langage populaire et l'écriture simple, le lectorat humble pouvait capter plus facilement le message révolutionnaire. Malheureusement pour eux, ces œuvres n'atteignirent presque pas leurs destinataires, ce d'autant plus que :

[...] permanecerá durante más de quince años sin poder rebasar un círculo de difusión que (comparado con él de su género en otros países) resulta asombrosamente reducido; un circuito cerrado de dos o tres mil lectores de clase única.: la clase media, sin calar en una masa popular perfectamente indiferente. [...] En este aspecto las responsabilidades se reparten también, casi por igual, entre las circunstancias y el autor, entre el acontecer y la expresión literaria. Podríamos deducir dos lecciones de los hechos atestados. La primera es que difícilmente puede prosperar una literatura popular y nacional cuando este público nacional y popular prácticamente no existe por no estar condicionado por ello. El escritor se propuso; la sociedad dispuso. De ahí, que aquél se encuentra al cabo de cinco lustros de brega en una incómoda situación de “desclasado” social- valga el término-; una especie de cuerpo flotante dentro de una sociedad en la que no ocupan sitio fijo, pues habiendo renunciado instalarse otro.... ¿Para qué escribir si no se sabe para quién? Los lectores no nacen: se hacen, y hacer lectores implica la formación de un hábito, la producción de un esfuerzo. El círculo es vicioso cuando se llega a nuestra situación presente: sin autores no hay público; pero sin público no hay autores. La reeducación no se hará en un día⁶. Corrales Egea (1965, p. 10)

C'est cette erreur d'optique dont profite Sastre (1998) pour lancer des dards sur le réalisme dénonciateur en faisant une critique démolisseuse de la charpente du Roman Social, c'est-à-dire, le populisme qui croit en l'efficacité politique de la littérature (sans laquelle le projet collectif du milieu du siècle est absolument vide de sens) et en une forme artistique particulière (celle relative à la simplicité stylistique). Sastre attaque ces deux principes en accusant les écrivains populistes de pratiquer ce qu'il appelle un 'idéisme culturel succédané', dit-il, d'une authentique praxis révolutionnaire qui conduit à l'embourgeoisement. Il est faux, affirme-t-il, que la communication avec le prolétariat soit une question de thème et de style. Une thématique à relent prolétaire ne suffit pas et c'est une erreur que de se passer du style par le moyen de simplification mimétique du langage ouvrier et paysan. Ce qu'il y a à faire, c'est une révolution dans les structures pour que le prolétariat élève son niveau de langue même si chaque couche sociale a un langage qui lui est propre (N. J. Marr, 1918) au lieu de se cantonner à un procédé esthétique stérile. Voici quelques mots de sa réprimande:

⁶ **Notre traduction :** il restera plus de quinze ans sans pouvoir dépasser un cercle de diffusion qui (par rapport à celui de son genre dans d'autres pays) est étonnamment petit; un circuit fermé de deux ou trois mille lecteurs de classe unique: la classe moyenne, sans pénétrer une masse populaire parfaitement indifférente. À cet égard, les responsabilités sont également réparties, à peu près également, entre les circonstances et l'auteur, entre l'événement et l'expression littéraire. Nous pourrions tirer deux leçons des faits attestés. Le premier est qu'une littérature populaire et nationale ne peut guère prospérer lorsque ce public national et populaire n'existe pratiquement pas parce qu'il n'est pas conditionné par lui. L'écrivain se proposa, la société se disposa. Ainsi, le premier se retrouve après cinq décennies de lutte dans une situation inconfortable de « déclassifié » social - le terme en vaut la peine -; une sorte de corps flottant au sein d'une société dans laquelle ils n'occupent pas une place fixe, car ayant renoncé à en installer un autre.... Pourquoi écrire si on ne sait pas à qui cela est destiné? Les lecteurs ne naissent pas: ils sont fabriqués, et fabriquer des lecteurs implique la formation d'une habitude, la production d'un effort. Le cercle est vicieux dans notre situation actuelle: sans auteurs, pas de public; mais sans public il n'y a pas d'auteurs. La rééducation ne se fera pas en un jour.

Los escritores populistas parten de la base de creer que el problema de su comunicación con el proletariado y el de expresar sus anhelos y reivindicaciones es una cuestión de tema (proletariado) y de estilo (en el sentido de prescindir de él), por lo que [...] se esfuerzan en lograr simplificaciones estilísticas, miméticas con el idioma obrero y campesino (simplificaciones que son también, irremediablemente, ideológicas). Reducción ésta que supone estéril sacrificio literario o intelectual, dado que antes sería tener-o poner- el proletariado "a mano" del escritor: construir las condiciones previas a la comunicación literario; lo que sólo es posible por el cambio revolucionario de las estructuras. [...] El papel revolucionario está, en lo literario, reservado a una literatura realista, anti populista; es decir, consciente de las posibilidades reales del hecho literario: una literatura de bombardeo sobre la capa que es, hoy, la naturalmente consumidora de lo que para el proletariado es, todavía, un lujo inalcanzable: la literatura⁷. Sastre (1998, p. 82)

Nous notons donc la confusion entre littérature et politique comme cause principale de l'échec de cette génération. Cela nous emmène à dire que le non-conformisme qui caractérisait la génération du milieu du siècle n'était pas un conformisme esthétique: elle était à la recherche d'un style expérimental plus libre mais personne n'avait atteint son perfectionnement (à l'exception de Luis Martin Santos en 1962 avec son œuvre *Tiempo de silencio*). De ce canevas, confinés dans l'emploi de l'imparfait de l'indicatif, des premières et troisièmes personnes du singulier dans un récit linéaire se déroulant dans un laps de temps, et où les défavorisés sont toujours les perdants ; les romanciers n'avaient aucunement exploré les immenses richesses de la syntaxe. Ils se sont accrochés à une terminologie de valeurs dépassée et statique, s'étant montrés incapables de porter l'utilisation du langage moderne jusqu'aux termes de la perfection (chez eux, l'utilisation de ce langage n'avait jamais dépassé les limites conventionnelles du naturalisme), au mépris des exigences de l'art et surtout n'ont pu atteindre leur cible qui était le prolétariat pour qui ces derniers prétendaient lutter en considérant leur plume comme une arme de lutte idéologique contre le régime franquiste.

Le Roman Social faisait ainsi dos large à ses détracteurs matinaux de se livrer à la danse macabre sur son corps agonisant mais pas encore éteint. Il ouvrait la voie à toutes sortes de railleries faites de qualificatifs péjoratifs à son égard. Nous constatons que les écrivains se servaient de la fidélité de reportage

⁷ **Notre traduction :** Les écrivains populistes partent de la conviction que le problème de leur communication avec le prolétariat et celui de l'expression de leurs souhaits et revendications est une question de thème (prolétariat) et de style (au sens de s'en dispenser). [...] Ils s'efforcent de réaliser des simplifications stylistiques, mimétiques avec le langage ouvrier et paysan (simplifications qui sont aussi forcément idéologiques). Cette réduction qui suppose un sacrifice littéraire ou intellectuel stérile, étant donné qu'avant ce serait avoir -ou mettre- le prolétariat « à la disposition » de l'écrivain: construire les conditions préalables à la communication littéraire; ce qui n'est possible que par le changement révolutionnaire des structures. [...] Le rôle révolutionnaire est, au sens littéraire, réservé à une littérature réaliste et antipopuliste; c'est-à-dire conscient des possibilités réelles du fait littéraire: une littérature de bombardement sur la couche qui est, aujourd'hui, naturellement consommatrice de ce qui pour le prolétariat est encore un luxe inaccessible: la littérature.

pour opérer seulement sur les âmes et les choses. En fait, c'est un réalisme trop simpliste et mécanique qui rabaisait le roman au niveau du reportage. C'est-à-dire se borner à un simple reflet des événements. C'est justement ce que Martínez Cachero (1979, p. 233) appelle « literatura magnetofónica »⁸ pour être simplement un mimétisme de la réalité qui entoure le romancier sans se hasarder à creuser les causes des situations vécues et proposer des solutions adaptées. Les écrivains s'obstinaient uniquement à refléter la réalité sans analyser ni proposer des solutions qui puissent améliorer les conditions sociales de leurs concitoyens.

De ce qui précède, il appert que les écrivains du Roman Social auraient dû transformer le panorama ankylosé de la narration de ces années, en un vivier de perspectives nouvelles qui exploreraient les vastes richesses de la syntaxe espagnole. C'est ce que Corrales Egea (1965) recommande en disant :

Una vez llevada a cabo la cura de realismo que imponía, y ganado ya su puesto dentro de la historia literaria actual, nuestra literatura debe abrirse a nuevos horizontes, sea por ampliación del realismo dándole la profundidad que no se le ha dado, e intentando a través de él, una explicación o una interpretación- sin conformarse con la simple exposición de hechos, o sea por su transformación pura y simple y su enriquecimiento humano y artístico. Si el lector de 1965 es numéricamente casi el mismo que el de 1950, no lo es en cuanto a sus exigencias⁹. Corrales Egea (1965, p.12)

Nous constatons fort à propos que cet exégète n'avait pas prêché dans le désert, lui qui savait qu'*il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre*, en donnant l'avertissement parabolique biblique suivant: « qui habet aures audiendi, audiat » (que celui qui a des oreilles pour entendre, entende). Partant de là, les romanciers se voient dans l'obligation de s'imposer une ligne de conduite professionnelle imprégnée d'une autre application de l'idéologie marxiste aux circonstances nouvelles qui ne devaient plus être traitées dogmatiquement. Quand Grande (1976, p. 318) énumère les causes de la déchéance du Roman Social des années 60 en exposant la cinquième en ces termes : «En los escaparates empezaron a aparecer novelas, de dentro y de fuera, de España, que ponían ante el realismo pragmático, un espejo en el que éste reconocía sus insuficiencias»¹⁰, il veut confirmer qu'au moment de l'essoufflement du réalisme social critique, les épilogueurs littéraires et les maisons d'édition qui l'avaient encensé à ses débuts seront les premiers à

⁸ **Notre traduction** : [...] littérature magnétophonique.

⁹ **Notre traduction** : Une fois la cure de réalisme qu'elle a imposée réalisée et sa place dans l'histoire littéraire actuelle acquise, notre littérature doit s'ouvrir à de nouveaux horizons, soit en élargissant le réalisme en lui donnant la profondeur qu'elle ne lui a pas concédée, et en essayant à travers elle, une explication ou une interprétation - sans se contenter d'un simple exposé des faits, c'est-à-dire de sa pure et simple transformation et de son enrichissement humain et artistique. Si le lecteur de 1965 est numériquement presque le même que le lecteur de 1950, il ne l'est pas en ce qui concerne les exigences.

¹⁰ **Notre traduction** : Des romans de l'intérieur et de l'extérieur de l'Espagne ont commencé à apparaître dans les vitrines, qui mettaient devant le réalisme pragmatique un miroir dans lequel il reconnaissait ses insuffisances.

constater son effritement et à lui assener les coups de grâce par la publication des œuvres des auteurs hispano-américains.

L'irruption hispano-américaine s'illustre par son premier roman : *La ciudad de los perros* de Mario Vargas Llosa (1963) suivi de *Cien años de soledad* (1967) de Gabriel García Márquez. À partir de ces instants, le lobby littéraire hispano-américain envahit le marché espagnol par la multi duplication des publications favorisées avec la maison d'édition Seix Barral du poète éditeur catalan Carlos Barral. Ce dernier est-il auto-traître ? Nous ne pouvons l'affirmer quand on sait qu'il avait averti de la monotonie du genre à la mode et qu'il savait que ses auteurs étaient dans le collimateur de la censure. Fourberie, duplicité délatrice envers ses congénères ou stratégie militante. Nous penchons pour la dernière thèse car, même si la monotonie du genre et la censure obligeaient à stagner, ce fut un motif d'éviter la faillite de sa maison d'édition en s'ouvrant à l'extérieur. À son sujet, Martínez Cachero (1979, p.237) affirme que «El editor Barral [...] ha llegado a cansarse de ser generoso con la obra de tanto mimético novelista social...»¹¹.

En le faisant, il contribua substantiellement à ouvrir les yeux des écrivains espagnols sur la nécessité de changer de style, en innovant, à partir de la lecture des romans hispano-américains ; ce qui devait leur permettre d'éviter la censure par la narration fantastique et compliquée, qui dérouterait les collègues des censeurs. Mario Vargas Llosa, Gabriel García Márquez, Julio Cortázar, Carlos Onetti, Juan Rulfo sont les conquérants principaux du territoire ibérique en matière littéraire.

Face à cette irruption, quel est le sentiment des autochtones ? Certains se sentent humiliés pour leurs limites et ressentent une double frustration inspirée par la domination franquiste et la conquête hispano-américaine qui se résume comme une néo colonisation de l'Espagne. Il faut les comprendre quand on sait la lutte clandestine qu'ils mènent à travers les romans sociaux critiques pour fragiliser le régime dictatorial (la littérature hispano-américaine était plus libre d'expression qui pouvait s'épancher sans crainte de représailles) et que malgré cela, des collègues étrangers, leurs cousins linguistiques viennent leur disputer leur terrain. Conséquemment, une polémique éclate sur la base de l'intrusion et les écrivains espagnols s'arc-boutent contre autre invasion. Ainsi, Alfonso Grosso se positionne comme le porte-voix des autochtones frustrés en déclarant vertement en 1969 que : « Cortázar es un histrión y no me interesa nada. García Márquez es un bluff. Vargas Llosa es un muy turbio y no ha descubierto nada. ¡Ya está bien de novela hispanoamericana! »¹² (Braso, 1969, p. 4). Malgré cette envie exprimée, une nouvelle ère réformatrice pourra-t-elle souffler sur les lettres espagnoles ? Bien évidemment, la vague réformatrice s'initiera par Luis Martín-Santos avec son œuvre *Tiempo de silencio* en 1962 aussi bien au niveau de la trame que de la forme d'écriture.

¹¹ **Notre traduction** : L'éditeur Barral [...] en a eu marre d'être généreux avec l'œuvre de tant de mimétisme de roman social.

¹² **Notre traduction** : Cortázar est un clown et il ne m'intéresse en rien. García Márquez est un bluff. Vargas Llosa est très trouble et n'a rien découvert. C'en est déjà fait du roman hispano-américain.

Conclusion

Le vin étant tiré, il fallait le boire et la coupe était pleine à éteindre la soif des écrivains du réalisme social, qui avaient fait la pénitence de la traversée du désert et qui, cloués au pilori devaient faire leur chemin de croix après avoir été célébrés comme le messie. Le proverbe latin le dit si bien « Terris nihil est aeternum » à savoir rien n'est éternel sur terre. Après l'essoufflement du Roman Social au début de l'année 60, il faut pour les écrivains espagnols si l'objectif demeure de planer à nouveau dans le firmament, ensemer les grains d'une nouvelle littérature épurée et exempte du mimétisme, faite d'imagination et de fantaisie. En somme, une complète rénovation du fond et de la forme du roman s'impose comme nouvelle technique de transformation de la société capitaliste. De ce fait, la nouvelle donne socio-structurelle présentée par la société espagnole avait fait voler en éclats l'alibi thématique du Roman Social en jetant un émoi dans les rangs de ses cultivateurs pour méditer sur les causes et les conséquences de leurs erreurs.

Au vu de tout ce qui précède, chaque aristarque ferait œuvre utile de faire partager à l'ignorant, la somme de ses acquis d'ordre intellectuels. Agir ainsi rendrait service à l'humanité dans sa quête perpétuelle de connaissance, de perfectionnement et de découvertes au service du progrès. Cette contribution participerait aussi à la correction des erreurs que tout écrivain, parce qu'il est perfectible, aurait faites dans son devoir de rendre compte des anomalies qui ne manquent pas d'exister dans une société. Il y a donc nécessité de s'intéresser à la problématique consistant à identifier les moyens de donner une nouvelle ardeur au Roman Social en Espagne ou simplement pourquoi le Roman Social acquiert un nouveau souffle à partir de 1962 à la publication de *Tiempo de silencio* de Luis MARTÍN-SANTOS ?

Références bibliographiques

- Braso, M. F. (1969). Entrevue avec Alfonso Grosso, journal Pueblo du 20 mars.
- Corrales Egea, J. (1965). ¿Crisis de nuestra literatura? Reflexiones sobre una apuesta. *Ínsula*. Madrid, 223, 3-10.
- Descola, J. (1979). Histoire d'Espagne; Des origines à nos jours. Fayard, Paris.
- García Márquez, G. (1967). Cien años de soledad, Barcelone, Seix Barral.
- Gil Casado, P. (1968). La novela social española. Barcelone, Seix Barral.
- Gil Casado, P. (1975). La novela social española. (2^a ed.), Barcelone, Seix Barral.
- Goytisolo, J. (1954). Juegos de manos. Barcelone, Ediciones Destino.
- Grande, F. & al (1976). Narrativa, realidad y España actuales: historia de un amor difícil in Historia social de España siglo XX. Madrid, Biblioteca universitaria Guadiana.
- KONAN, K. S. (2019). Una mirada sobre la renovación narrativa y estilística de *Tiempo de silencio* de Luis Martin-Santos. REDELENSY, , Ecole Normale Supérieur de Yaoundé, (Cameroun), 2, 111-128.
- LACOMBA, J. A. & al. (1976). La más última historia de España (1939 - 1972), Historia social de España, siglo XX. Madrid, Biblioteca universitaria Guadiana.

- MARR N. J. (1918). Les éléments japhétiques dans les langues de l'Arménie. Bulletin de l'Académie des Sciences de Russie, VI série, 12:6, pp. 317-348.
- Martínez Cachero, J. M. (1979). Historia de la novela española entre 1936-1975. Valence, Castalia.
- Martín-Santos, L. (1962). Tiempo de silencio. Barcelone, Seix Barral.
- Santos Fernández, J. (1973). Los bravos. Barcelone, Destino.
- SASTRE, A. (1998). Anatomía del realismo. Barcelone, Hiru.
- Soldevila Durante, I. (2001). Historia de la novela española (1936-2000), Madrid, Cátedra, (1).
- Vargas Llosa, M. (1963). La ciudad de los perros. Barcelone, Seix Barral.